

- Le mariage de la ville et des technologies de l'information, que célèbre notamment ce forum, est consacré par le vocable *smart city*, désignant la connexion de la ville aux réseaux de communication électronique, signant l'inscription des technologies de l'information et de la communication (TIC) dans la ville.
- On ne marie certes pas là deux inconnus : la ville et les TIC se fréquentent déjà de longue date, la ville est truffée de capteurs et de senseurs, une multitude de données sont enregistrées et stockées en permanence. Ces données ne demandent qu'à être analysées et traitées. On entre dans l'ère du *Big data* et, si possible, de l'*Open data*, où les données sont non seulement abondantes, mais encore mises en partage entre les acteurs urbains, au service du plus grand nombre.
- Qui se ressemble s'assemble : les deux mariés, la ville et les TIC, présente de nombreux points de similitude : dans la ville physique, comme dans l'espace électronique, on trouve des galeries marchandes, des lieux d'hébergement, des espaces de loisirs, des espaces de rencontre, des quartiers plus ou moins bien fréquentés, des partenaires fiables mais aussi, hélas, des criminels et des escrocs. Les réseaux d'information et la ville ont véritablement un ADN commun.
- Autre caractère partagé, dans la ville, comme sur le Web, le moteur du changement est l'innovation. L'innovation, par nature, est ouverte, fluide, peu prévisible elle ne peut être totalement encapsulée dans des projets prédéfinis. En réponse à ceux qui prétendent planifier et réguler Internet, Vinton Cerf, père du protocole TCP/IP, aurait rétorqué : « Sauriez-vous résoudre le problème de mécanique suivant ? Soit un plat de spaghettis, placé dans une lessiveuse en marche, elle-même plongée dans le tambour d'une bétonneuse, suspendue à un pont de lianes, pendant un tremblement de terre. Veuillez SVP déterminer le mouvement du ketchup ! » . *Mutatis mutandis*, la même image s'applique à la mouvance ininterrompue de la ville, à son « impermanence ».
- Enfin la ville, à l'instar du Web, n'est pas qu'un outil, un instrument au service des besoins humains. C'est un milieu « englobant », un objet total au sens de la philosophie, qui ne se réduit pas au catalogue de ses usages prévus, un objet profondément imprédictible, dont l'existence, turbulente et génératrice de surprise, transcende une essence sans cesse fuyante : Internet, parce qu'il affecte la dimension cognitive de l'activité humaine, n'est pas qu'un réseau d'échange d'informations, c'est avant tout un creuset permanent d'innovation. De même, la ville n'est pas qu'un système cybernétique « logement-emplois-transports », c'est un lieu de vie, un écosystème biologique. Le Grand Paris, ce n'est pas seulement des métros et des logements supplémentaires ! Du moins, espérons-le vivement !

- Avec cette vision à l'esprit, il apparaît que les technologies IC jouent un double rôle dans leur rapport à la ville :
 - d'un côté, ces technologies fournissent aux différents opérateurs urbains une « infostructure » ouverte, une plateforme, permettant d'optimiser de manière coordonnée, énergie, eau, déchets, environnement, mobilité... Tel est l'aspect sur lequel on insiste le plus généralement ;
 - d'un autre côté, les technologies IC fournissent aux habitants, aux citoyens et aux visiteurs de la ville les moyens de développer, à leur propre initiative et de manière auto-organisée, des activités innovantes, favorisant les échanges, la vie de quartier, le « mieux être dans la ville ». Ce second aspect est tout aussi primordial que le premier.

- La publicité offre une illustration de cette dualité optimisation / bien-être, frappant notre imaginaire. S'agissant de l'aspect optimisation, pensons aux spots présentant les sites de rencontres en ligne comme des algorithmes « d'optimisation affective » : si, dans le passé, tu as connu des échecs affectifs, c'est parce que tes rencontres n'étaient pas assez calculées ! Et s'agissant de l'aspect « vivre bien ensemble dans la ville », pensons à ce spot vantant les mérites d'une tablette 3G, mise en scène comme un accessoire ludique et même jubilatoire, mis au service d'une rencontre « naturelle » : avec une tablette, tu peux aussi tomber amoureux ! Ici, la ville intelligente utilise des technologies sans contact... au service du contact humain. S'il est un temps pour la rationalisation et la prise en main il est aussi un temps pour le laisser vivre et le lâcher prise.

- L'innovation dans la ville, c'est un transfert de pouvoir vers la base, *empowerment of the base*, c'est le pouvoir conféré à la multitude. Quelques exemples, pris parmi bien d'autres.
 - Les SEL, les systèmes d'échanges locaux de marchandises et de services, directs ou intermédiés à travers une monnaie électronique virtuelle. Certains parlent d'économie quaternaire pour désigner ce troc assisté par ordinateur !
 - À Barcelone, un service en ligne, conçu et mis à jour par des handicapés, signale en temps réel à ses utilisateurs les obstacles présents dans la ville.
 - Dans des villes moyennes, comme Agen ou Cahors, plusieurs initiatives mobilisent les réseaux sociaux en ligne pour renforcer la vie des quartiers et la démocratie participative.
 - Dans la région Champagne-Ardenne, l'Académie des technologies pilote une vaste expérimentation de « domomédecine », dont l'objectif est d'assurer une coordination des professions de santé dans la prise en charge de personnes dépendantes et de leurs entourages, au domicile du patient ou sur son lieu de travail.

Ces différents exemples montrent comment le *smart* prend le plus souvent naissance, non pas dans le *high tech*, mais dans l'articulation et l'hybridation de l'usage des TIC et d'activités *low tech* à très forte composante humaine. Le *smart* est une innovation du bricolage et de l'astuce, davantage qu'une innovation hautement technologique.

- Il est important de noter que la ville « intelligente » ne se réduit pas à un jeu vidéo de réalité augmentée où chacun serait équipé de lunettes ou de voitures Google, un jeu urbain qui serait uniquement centré sur des services hyper-informationnels. La ville intelligente n'est pas une ville de robots, elle demeure une ville humaine, habitée par des humains et animée par une équipe municipale humaine !
- La ville intelligente ne se réduit pas non plus à un système technologique parfaitement optimisateur de la gestion de l'énergie, des transports et de l'environnement. Autrement dit, le mariage de la ville et des technologies IC n'est pas un simple mariage de raison : les mariés aspirent au « bonheur », mais non pas à un bonheur préconçu comme une généreuse utopie rousseauiste, plutôt un bonheur construit et inventé au quotidien, le secret des unions réussies. Comme chacun sait, le bonheur ne se décrète pas, il se vit au jour le jour !
- À cet égard, la ville intelligente ne saurait être une « cité idéale » au sens de la saline d'Arc et Senans, pensée sous Louis XV par Claude-Nicolas Ledoux. Un architecte ou un urbaniste, même génial, ne peut habiter une ville à la place de ses habitants ! Or certains projets d'éco-quartiers, comme Masdar aux Émirats ou Songdo en Corée, semblent relever d'un tel schéma planificateur et directif : la ville y est en quelque sorte préprogrammée, « préenregistrée » avant que la moindre âme y vive, comme s'il ne restait plus qu'à appuyer sur la touche *play* pour visionner le DVD de la vie urbaine. Dans ces projets, la ville devient une sorte *Jurassic parc* où tout est « prévu »... tout... sauf évidemment la vie, par nature imprévisible, qui trouve toujours son chemin, pour le meilleur ou pour le pire. Il convient de se garder du créationnisme urbain, même paré des habits de *l'intelligent design*, il faut faire confiance à Darwin.
- La ville est avant tout un écosystème humain, dans lequel les technologies, en particulier les TIC, doivent être mises à la disposition des cerveaux créatifs et des mains créatrices des utilisateurs et des groupes sociaux : l'innovation ouverte est un processus aléatoire, proactif et décentralisé, dont la logique est de type *bottom-up*, au moins autant que *top-down*. La richesse d'une ville est dans la friction et dans le mélange de ses ethnies, son insécurité est dans les ghettos périurbains. Les technologies IC doivent et peuvent contribuer à relier les individus, à réduire les fractures.
- Selon la préconisation de Saskia Sassen, sociologue et économiste, professeure à l'université Columbia, « Nous devons travailler à des technologies urbanisantes et non pas à des technologies qui désurbanisent la ville : ces technologies doivent être adaptatives et la ville doit être piratable ! ». Piratable, parce que l'invention sociale réside presque toujours dans un détournement des technologies : rappelons qu'à Paris, au tournant du XXème siècle, le téléphone avait d'abord été imaginé comme une « théâtrophone », permettant d'apporter l'opéra à domicile, chez les foyers bourgeois ! S'emparant du combiné, la conversation interpersonnelle a rapidement démenti cette étrange prévision. De même, le Minitel a très vite glissé de sa fonction première d'annuaire à celle de messagerie interactive. Quant au Web mondial, il est né du réseau Arpanet, initialement réservé aux échanges militaires puis inter-universitaires.

- Les ressources informationnelles, qu'il s'agisse des réseaux, des logiciels ou des données doivent être rendues accessibles, et surtout rendues malléables, flexibles et configurables, de manière à susciter l'initiative individuelle, l'invention sociale, et non pas canaliser d'une façon pré-formatée ces vecteurs du renouveau urbain.
- Et, de même qu'Internet doit être « neutre » au nom des libertés d'expression et de création, interdisant une ingérence abusive des opérateurs d'infrastructure dans la couche des services, de même « l'infostructure » urbaine doit elle aussi être neutre, afin de catalyser la liberté d'innovation des individus et des communautés. La dimension première de l'innovation urbaine est de nature sociale et non pas technologique : la technologie est un moyen permissif, pas une finalité imposée.
- Quelle que soit la définition donnée au bonheur ou, plus modestement au bien-être, celle-ci ne peut être entièrement déterministe. Le bien-être résulte d'un équilibre dynamique, et non pas statique, où les fluctuations aléatoires, les déviations transformatrices de l'ordre établi doivent être stimulées et non pas inhibées.
- L'homme ou la femme urbaine, *l'homo urbanis* n'est pas qu'un optimisateur de son environnement, de son énergie, de sa mobilité, de sa gouvernance, de sa consommation, de sa santé, de son éducation, de sa culture. Les seuls messages émis à son endroit ne doivent donc pas être des injonctions prescriptives du type : trie tes déchets, installe des panneaux solaires, dépiste telle pathologie, trouve le conjoint idéal, roule moins vite, rejette moins de CO2, etc. *L'homo urbanis* ne peut pas être heureux s'il est sans cesse maintenu dans la culpabilité infantilisante de ne pas encore être assez *smart*.
- Et s'il est évidemment souhaitable, et même nécessaire, que *l'homo urbanis* utilise les technologies IC pour adopter un comportement plus responsable vis-à-vis de son environnement, il est tout aussi indispensable qu'il puisse s'approprier ces technologies afin de mieux vivre son urbanité. Dès lors, les messages à lui adresser ne sont plus impératifs, mais optatifs : tu peux vivre mieux dans ton quartier, tu peux échanger davantage avec tes voisins, tu peux être utile à ta communauté, tu peux aller à la rencontre des autres ! Les maîtres-mots deviennent alors échange, entraide, lien, pont, solidarité, coopération.
- Mais, pour ne pas tomber dans l'angélisme après avoir évité de sombrer dans l'utopie, il convient que soit considérée avec le plus grand soin la dimension éthique qui s'attache à la prolifération des données personnelles dans la ville, à l'ouverture de ces données, à leur partage entre de nombreux acteurs. Comment gérer la protection de la vie privée à l'ère Big Data ? Cette question est essentielle, car le « principe d'audace », fondateur de la ville intelligente, n'exclut pas un principe de précaution bien compris. Appelons donc de nos vœux un mouvement « d'écologie numérique » à travers lequel toutes les parties prenantes à la ville numérique prendront à cœur la « qualité » de leur environnement digital.
- En bref, la « ville intelligente » doit être une ville à la fois « futée » et « responsable » : une ville durable au sens de l'écologie et une ville habitable au sens de l'ethnologie et de l'anthropologie sociale !

- À cet effet, les urbanistes, les aménageurs, les designers, les opérateurs, doivent sortir d'une pure logique rationnelle de résolution de problèmes, pour entrer dans une logique maïeutique d'accoucheur de solutions... solutions qui seront apportées de manière décentralisée par les acteurs du terrain. Dans un conte de fées, personne ne saurait dire à la princesse quel crapaud embrasser pour faire naître son prince. En revanche, il est possible à l'auteur du conte, au *designer*, de dresser un décor favorisant le baiser et l'éclosion du prince. Le baiser, c'est l'acte d'innovation et le prince en est le résultat. Le baiser est impertinent et indiscipliné, il obéit à l'impératif catégorique et non pas hypothétique, au sens d'Emmanuel Kant. Les aménageurs doivent écouter Andersen et Kant et pour que le smart, non seulement habille la ville mais l'habite, ils doivent tempérer leur tendance naturelle au *problem solving* et désormais intégrer le *frog kissing* dans leurs démarches.
- Et, pour terminer sur une note dionysienne, c'est peut-être finalement cela, le baiser de la princesse, qui saura ré-enchanter la ville et, au-delà de la ville, le territoire tout entier !